

La lèpre a-t-elle été représentée dans l'iconographie antique ?

Résumé

L'auteur passe en revue les représentations iconographiques de l'Antiquité à propos desquelles le diagnostic de lèpre a été proposé. D'une part, il est difficile de croire que la lèpre, maladie mutilante d'aspect horrible, ait échappé au regard des artistes ; d'autre part, les historiens ont trop facilement tendance à poser ce diagnostic devant toute mutilation atroce du visage. Le problème posé par une jarre anthropomorphe d'Israël, la redécouverte à Athènes d'une statuette hellénistique, égarée depuis la fin du XIX^e siècle, et l'étude récente d'une tête du XII^e siècle en Angleterre, conduisent l'auteur à un examen systématique de l'ensemble de la documentation iconographique sur ce sujet.

Défigurante et mutilante, la lèpre est une maladie d'aspect impressionnant. Bien qu'elle semble avoir été rare dans le monde grec à l'époque classique, sa présence sporadique y remonte au moins au temps d'Hippocrate. Pour les médecins grecs du V^e siècle, c'est encore une maladie d'origine étrangère, un mal « phénicien ». Hérodote signale sa présence chez les Perses. Endémique en Asie centrale et en Afrique noire depuis les temps préhistoriques, la lèpre se répand à l'époque archaïque dans les régions côtières de la Méditerranée asiatique et africaine. À partir du III^e siècle avant J.-C., elle y devient un fléau majeur. Vers le début de notre ère, la lèpre fait une irruption brutale dans les territoires européens du monde gréco-romain¹.

Il est difficile de croire qu'une affection d'apparence aussi horrible ait pu échapper à l'attention des artistes qui l'ont côtoyée. Ce qui inspire à ce point l'horreur participe en quelque sorte du sacré et exerce une forte fascination. Les historiens des maladies se sont donc penchés sur les anciennes représentations artistiques du corps humain dans l'espoir d'y trouver des déformations permettant le diagnostic rétrospectif de lèpre².

1. Voir M.D. GRMEK, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983, p. 227-260.

2. Parmi les premiers auteurs qui ont abordé ce sujet de manière systématique, il faut citer H.

Or, ce procédé est plein d'embûches. Ainsi, par exemple, dès la découverte des fameux masques d'or de Mycènes (conservés actuellement au Musée archéologique d'Athènes), certains historiens de la médecine ont voulu reconnaître sur l'un de ces visages hiératiques les stigmates de la lèpre, notamment l'absence des sourcils et l'affaissement du nez. Bien que défendue avec passion, cette hypothèse n'eut qu'un succès éphémère³. Les prétendus signes pathologiques sur les visages mycéniens ne sont que de simples effets de stylisation.

Le célèbre pathologiste Rudolf Virchow a cru pouvoir reconnaître la lèpre sur des vases anthropomorphes précolombiens du Pérou et de Bolivie. Cette identification n'a pas convaincu les spécialistes de la pathologie historique du Nouveau Monde qui préfèrent interpréter ces mutilations et déformations faciales comme représentation de la leishmaniose (forme américaine appelée « uta »), de la bartonellose ou même de la syphilis⁴.

On a tendance à poser trop facilement le diagnostic de lèpre devant toute mutilation atroce du visage. Le cas d'un buste gaulois en calcaire, trouvé aux sources de la Seine et conservé au Musée archéologique de Dijon (ex-voto n° 97 d'après le catalogue de Simone Deyts), offre un bon exemple de cette attitude discutable. Sculpté au début de notre ère de façon assez maladroitement, ce buste représente un homme au visage fortement marqué : le nez écrasé, les yeux déformés, asymétriques et exorbités, les lèvres enflées, une partie de la mâchoire supérieure rongée. Robert Bernard et Pierre Vassal ont avancé le diagnostic de lèpre⁵. C'est possible, notamment à cause de la manière dont est mutilée la région infranasale, mais c'est loin d'être assuré. Plusieurs autres maladies peuvent donner au visage ce même aspect (lupus, cancer de la région nasopharyngienne, actinomyose, noma, etc.). Et surtout, vu la facture sommaire de ce buste, on ne peut pas exclure la possibilité d'une simple maladresse, sans aucune intention de représenter un état pathologique particulier.

Deux sculptures hellénistiques en calcaire, trouvées en Alexandrie, posent exactement le même problème. Angélique Panayotatou les interprète

MEIGE, *La lèpre dans l'art*, dans *Nouv. Icon. La Salpêtrière*, 10, 1897, p. 418-470 ; F. REGNAULT, *Les figurines antiques devant l'art et la médecine*, dans *Medicina*, 4, 1907, p. 1-15 et 21-28 ; P. RICHER, *L'art et la médecine*, Paris, 1912 (chap. VI : *Les lépreux*, p. 274-313) ; puis en particulier K. GRÖN, *Lepra in Literatur und Kunst*, publié d'abord dans J. JADASSOHN (réd.), *Handbuch der Haut- und Geschlechtskrankheiten*, Berlin, 1930, vol. X/2, p. 806-842, et traduit ensuite en anglais sous forme d'un article paru dans *Int. J. Leprosy*, 41, 1973, p. 249-283 ; voir aussi Ch. MALET, *Histoire de la lèpre et de son influence sur la littérature et les arts*, Paris, Thèse de médecine, 1967.

3. Voir I. BLOCH, *Zur Vorgeschichte des Aussatzes*, dans *Verh. Berl. Ges. Anthrop.*, 31, 1899, p. 205-216.
4. Voir A.S. ASHMEAD, *Deformation on American (Incan) Pottery not Evidence for Pre-Columbian Leprosy*, dans *St. Louis Med. Surg. J.*, 80, 1901, p. 177-192 et C. WELLS, *Bones, Bodies and Disease. Evidence of Disease and Abnormality in Early Man*, London, 1964, p. 45-46.
5. R. BERNARD et P. VASSAL, *Étude médicale des ex-voto de la Seine*, dans *Rev. Archéol. de l'Est*, 9, 1958, p. 329-337.



Fig. 1. Sculpture hellénistique en calcaire, trouvée en Alexandrie (Musée gréco-romain d'Alexandrie, Collection Fouquet n° 455 ; cf. Perdrizet, 1921, pl. 108, et Panayotatou, 1927, fig. 28b). Tête négroïde avec l'épaississement asymétrique de la lèvre supérieure. Selon Angélique Panayotatou, elle porterait les stigmates de la lèpre.

comme le témoignage iconographique « de la terrible maladie qui causait tant de ravages en Égypte »⁶. Pour justifier ce diagnostic, elle constate habilement « l'absence des cils et des sourcils, l'épaississement de la peau, le nez détruit en partie, les narines closes par l'épaisseur de la peau, l'épaississement des lèvres, les proéminences de la mâchoire supérieure »⁷. L'image ainsi décrite ne peut se rapporter qu'à une seule maladie, la lèpre. Mais cette description est trop orientée vers le diagnostic présumé. L'examen direct des objets en question déçoit et m'oblige à récuser cette expertise : il s'agit, dans un cas, d'une sorte de caricature maladroitement exécutée et, dans l'autre cas, d'une tête négroïde dont le seul stigmate pathologique est l'épaississement asymétrique de la lèvre supérieure (Fig. 1).

Les yeux ronds, l'absence de sourcils, le nez plus gonflé que rongé, les lèvres épaisses et la bouche grande ouverte, tout cela donne l'impression d'un masque. Ne s'agit-il donc pas de la représentation d'un acteur de théâtre plutôt que de la figuration d'un vrai malade ? Cette impression est renforcée lorsqu'on compare les têtes alexandrines avec une figurine analogue en argile conservée au Musée Benaki à Athènes (Inv. n° 8212). Sur cette dernière, le caractère grotesque du sujet est évident.

La partie la plus riche et la plus importante de l'iconographie médicale antique est l'œuvre des coroplastes. Les descriptions de plusieurs figurines

6. Musée gréco-romain d'Alexandrie, Collection Fouquet n° 455-456. Voir P. PERDRIZET, *Les terres cuites grecques d'Égypte et la collection Fouquet*, Nancy, 1921, pl. 108, et A. PANAYOTATOÛ, *Terres cuites d'Égypte de l'époque gréco-romaine et maladies*, dans *Actes VI^e Congr. Intern. Hist. Méd.*, Leyde-Amsterdam, 1927, p. 41-47 et fig. 28a et 28b.

7. PANAYOTATOÛ, *op. cit.*, p. 45.



Fig. 2. Figurine en terre cuite du I^{er} siècle après J.-C., trouvée à Troie (Musée du Louvre, E/D 567; photo Gourevitch; cf. Besques, 1972, t. III, pl. 120c). Félix Regnault (1907) la tient pour une « tête de lépreuse ». L'asymétrie du visage et la façon dont le nez est écrasé contre la joue n'ont rien de typique pour le faciès lépreux.

grecques en terre cuite conservées au Musée du Louvre sont particulièrement intéressantes du point de vue de l'histoire de la lèpre. On y invoque le diagnostic de cette maladie à propos de deux petites têtes hellénistiques de Troie et de plusieurs figurines de Smyrne. La première de ces têtes troyennes (Musée du Louvre, E 17), désignée par Félix Regnault comme « visage de lépreuse », ne mérite pas qu'on s'y attarde, car les déformations qu'elle présente n'ont absolument rien de commun avec les signes habituels de la lèpre⁸. Il en va de même pour la seconde tête troyenne (E/D 567, I^{er} siècle après J.-C.), où l'asymétrie du visage et le nez écrasé contre la joue n'ont rien de typique pour le faciès lépreux (Fig. 2)⁹.

Quant aux figurines smyrniotes qui passent pour des images de la lèpre, j'en distingue trois types. Le premier traduit un effort artistique pour visualiser le comble de l'horreur. Simone Besques décrit ainsi l'une de ces figurines terrifiantes (E/D 1681): « Tête de mort, ou de lépreux arrivé au

8. Le diagnostic de lèpre est posé par REGNAULT, *op. cit.*, p. 26-27. Voir la description et la reproduction de cet objet dans S. BESQUES, *Musée National du Louvre. Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre cuite grecs, étrusques et romains*, Paris, Musées Nationaux, III, 1972, p. 95 et pl. 120h.

9. Voir BESQUES, *op. cit.*, III, p. 55 et pl. 120c.



Fig. 3. Figurine hellénistique en terre cuite, trouvée à Smyrne (Musée du Louvre, E/D 1681 ; photo Gourevitch ; cf. Besques, 1972, t. III, pl. 303h). Selon Simone Besques, « tête de mort, ou de lépreux arrivé au dernier stade de la maladie ». Représentation symbolique de la mort, sans les lésions qui caractérisent la lèpre.

dernier stade de la maladie, avec les dents découvertes, le nez décharné, un trou dans le front qui est peut-être une blessure »¹⁰. À mon avis, le coroplaste de Smyrne a créé cette figurine pour symboliser la mort et, se faisant, n'a nullement utilisé ses connaissances éventuelles des stigmates lépreux. Le visage en question est émacié et dépourvu aussi bien d'infiltrations suggérant les lépromes que de destructions typiques du maxillaire supérieur (Fig. 3).

Les figurines du deuxième type se rapprochent davantage de l'aspect d'un visage lépreux, car elles comportent des tuméfactions semblables à celles que provoque l'infiltration de la peau dans certains cas de lèpre lépromateuse. L'une d'elles (D 1469) fait penser effectivement au fameux *faciès léonin*, signe pathognomonique de la lèpre, mais Simone Besques a bien remarqué la présence, sur le front, d'un troisième œil, passé inaperçu dans un premier temps à cause de nombreuses rides. Il ne s'agit donc pas de la tête d'un lépreux mais de celle d'un cyclope, peut-être Polyphème, dont les traits léonins indiquent le caractère sauvage (Fig. 4)¹¹.

Le troisième type des figurines en question pose des problèmes d'interprétation médicale particulièrement délicats et le plus souvent insolubles. Une vingtaine de têtes conservées au Musée du Louvre présentent des sujets dont le visage est ridé, le nez gros ou écrasé, les lèvres épaissies et

10. BESQUES, *op. cit.*, III, p. 222 et pl. 303h.

11. Cette figurine est reproduite comme « tête de lépreux » dans le 3^e tome de M. LAIGNEL-LAVASTINE (dir.), *Histoire générale de la médecine*, Paris, 1948. Cf. REGNAULT, *op. cit.*, p. 14-15, fig. 5. Pour une autre reproduction, avec l'interprétation correcte, voir BESQUES, *op. cit.*, III, pl. 279g.



Fig. 4. Figurine hellénistique en terre cuite, trouvée à Smyrne (Musée du Louvre, D 1469; photo Giraudon; cf. Besques, 1972, t. III, pl. 279g). Félix Regnault (1907) et Maxime Laignel-Lavastine (1948) y voient la représentation du faciès léonin, expression pathognomonique de la lèpre, mais Simone Besques attire l'attention sur la présence d'un troisième œil. Ce n'est donc pas un homme malade mais un cyclope.

les arcades sourcilières noueuses (par exemple les spécimens E/D 1793 et E/D 1823), ou alors le nez est rongé (par exemple D 3321)¹². Dans la plupart de ces cas, le diagnostic rétrospectif de lèpre est possible mais ne s'impose pas. Aucun des signes présents ne caractérise de manière exclusive les effets morphologiques de l'infection lépreuse. Le diagnostic rétrospectif de lèpre n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Rien n'autorise à lui accorder la première place.

L'une des figurines smyrniotes de l'époque hellénistique que Félix Regnault désigne comme « têtes de lépreux » se distingue du lot commun par la forme curieuse du nez (E 144). Selon Simone Besques, un coup maladroit de spatule l'aurait défigurée involontairement lors de la production. Or, cette petite sculpture reproduit avec une exactitude étonnante l'aspect d'une personne atteinte du rhinosclérome, maladie infectieuse chronique due à un bacille très différent de celui qui provoque la lèpre (Fig. 5 et 6)¹³.

Les coroplastes grecs produisaient leurs œuvres en séries. D'autres figurines en terre cuite analogues à celles que je viens de mentionner se trouvent dans plusieurs musées archéologiques, mais n'apportent, à une exception près, d'éléments nouveaux en faveur du diagnostic de lèpre.

Avant de parler de la figurine grecque qui comporte des caractéristiques particulières, je dois faire amende honorable à propos d'un très ancien vase

12. Voir REGNAULT, *op. cit.*, p. 26-27, et BESQUES, *op. cit.*, III, p. 234 et 235, pl. 311 m et 313k.

13. BESQUES, *op. cit.*, III, p. 234 et pl. 312d. On peut comparer l'aspect de cette figurine avec la photographie d'un cas de rhinosclérome observé par A. BAUDUCEAU, A.M. CLAVEAU et collaborateurs à Bouaké (Côte-d'Ivoire) et publié dans le *Concours Médical*, 106, 1984, p. 491.

Fig. 5. Figurine hellénistique en terre cuite, trouvée à Smyrne (Musée du Louvre, F 144 ; photo Gourevitch ; cf. Besques, 1972, t. III, pl. 312d). Selon Félix Regnault (1907), ce serait une « tête de lépreux ». Simone Besques voit dans la forme bizarre du nez le résultat d'une maladresse lors de la production de cette figurine. Cet aspect du nez ne rappelle que vaguement la lèpre et ressemble étonnamment à celui d'une personne atteinte du rhinosclérome.



anthropomorphe trouvé lors des fouilles de Bet She'an en Canaan. À la suite d'un article bien documenté de M. Yoeli, médecin au Département de parasitologie de l'Université de Jérusalem, j'ai admis que cette jarre, provenant d'un site de l'Âge du bronze récent (1600-1200 avant J.-C.), présente les caractéristiques morphologiques du faciès léonin et, par conséquent, suggère fortement le diagnostic de lèpre lépromateuse¹⁴. J'ai été impressionné par la reproduction photographique de cet objet (Fig. 7). Depuis, une visite au Musée Rockefeller à Jérusalem m'a permis d'examiner ce vase et de mieux comprendre les caractéristiques stylistiques de la culture préhistorique dont il fait partie. Je n'ose plus voir dans cette tête grotesque autre chose que la représentation appuyée des traits négroïdes. Un spécialiste de l'histoire de la lèpre, Keith Manchester, qui a récemment inspecté ce vase, arrive à la même conclusion et récuse, lui aussi, le diagnostic proposé par le docteur Yoeli¹⁵.

En revanche, j'accorderais maintenant plus volontiers crédit au diagnostic rétrospectif de lèpre dans le cas d'une figurine hellénistique en terre cuite, de provenance inconnue, qui faisait partie, à la fin du siècle dernier, de la collection archéologique de l'Institut polytechnique d'Athènes (n° 943). Très tôt, en 1892 déjà, Frances E. Hoggan, médecin séjournant en Grèce et amateur d'art antique, a reconnu sur cet objet les stigmates biologiques et

14. Voir M. YOELI, *A Facies Leonina of Leprosy on an Ancient Canaanite Jar*, in *J. Hist. Med.*, 10, 1955, p. 331-335 et GİRMEK, *op. cit.*, p. 233-234.

15. Voir D. MARCOMBE et K. MANCHESTER, *The Melton Mowbray 'Leper Head': an Historical and Medical Investigation*, in *Med. History*, 34, 1990, p. 86-91.



Fig. 6. Une femme de nationalité ivoirienne avec une tumeur nasale due au rhinosclérome (d'après Bauduceau, Claveau et coll., 1984).

les signes sociaux de la lèpre¹⁶. La description faite par Madame Hoggan, accompagnée d'un très mauvais cliché, laissait planer des incertitudes.

Cet objet a été longtemps égaré. Sa redécouverte dans les combles du Musée archéologique d'Athènes (nouveau n° 5871) m'a permis un réexamen critique (Fig. 8). Le visage, seule partie du corps qui n'est pas couverte par un manteau à capuche, porte en effet des modifications morphologiques qu'on observe lors de l'infection lépreuse : la peau hypertrophiée sur les joues et au-dessus des orbites, les yeux enfoncés, le pourtour de la bouche gonflé, le nez épaté et la région infranasale excavée. Il faut reconnaître qu'aucun de ces signes n'est pathognomonique. Cependant, cette figurine se distingue de toutes les autres représentations prétendues de la lèpre dans l'art antique par le fait qu'elle n'est pas réduite à la tête ou au buste. Si l'expression du visage suggère déjà la souffrance et l'humiliation, l'habillement et l'attitude du corps renforcent très nettement cet effet. Le diagnostic de lèpre est donc plausible ; il reste néanmoins hypothétique. En créant cette statuette, l'artiste ne poursuivait peut-être pas d'autre but que celui d'amuser ses clients en donnant à l'argile la forme d'une pauvre vieille aux traits caricaturaux. En outre cette figurine ressemble fort à une statuette hellénistique conservée au Musée archéologique de Budapest (T 313) qui représente une vieille femme avec la tête soigneusement enveloppée dans son himation. Il s'agit probablement d'un personnage de la comédie attique¹⁷. Ce rapprochement peut faire penser que le faciès « lépreux » a été utilisé comme masque de théâtre.

16. F.E. HOGGAN, *The Leper Terra-cotta of Athens*, in *J. Hellen. Stud.*, 13, 1892, p. 101-103 ; GRMEK, *op. cit.*, p. 232.

17. Voir J.R. GREEN, *Additions to Monuments Illustrating Old and Middle Comedy*, in *Bull. Inst. Class. Stud.*, 27, 1980, p. 125 et 127.



Fig. 7. Vase anthropomorphe de Bet She'an en Canaan, datant d'environ 1600-1200 avant J.-C. (Musée Rockefeller à Jérusalem ; cf. Yoeli, 1955). Selon M. Yoeli, ce visage présenterait toutes les caractéristiques morphologiques du faciès lionin et suggérerait donc le diagnostic de lèpre lépromateuse. Il s'agit d'une tête négroïde stylisée conformément au canon artistique de la civilisation cananéenne en question. Tout en restant possible, le diagnostic de lèpre ne s'impose pas.



Fig. 8. Figurine hellénistique en terre cuite, de provenance inconnue (Musée archéologique d'Athènes, Inv. n° 5871); Frances Hoggan (1892) y voit les stigmates biologiques et les signes sociaux de la lèpre. Cette statuette représente peut-être une lèpreuse mise au ban de la société, mais il est également possible que l'artiste n'ait pas voulu figurer une maladie mais initie un personnage de comédie ou donne simplement une image emblématique des misères de la vieillesse et de la pauvreté.

Il faudra attendre le V^e siècle après J.-C. pour voir les premières représentations ayant le lépreux pour sujet explicite (par exemple le diptyque en ivoire, datant d'environ 450 et conservé au Musée Victoria et Albert à Londres, A 47). D'emblée plus symboliques que réalistes, les images de ce genre se multiplient tout au long du Moyen Âge et se figent dans une iconographie stéréotypée (voir par exemple la miniature dans l'Évangélaire d'Otton III, conservé à Bruxelles et les fresques de la Basilique de Monreale). À quelques rarissimes exceptions près (les enluminures figurant un mendiant lépreux avec sa cliquette ; peut-être le faciès d'un malade dans le cartulaire de la léproserie de Meaux), il s'agit de scènes de guérison miraculeuse,

inspirées par la Bible. L'intention des artistes est indubitable mais leurs moyens d'expression sont dépourvus d'intérêt médical. On caractérise la lèpre par des taches sur le corps. Cette convention picturale n'a aucun rapport avec la réalité nosologique¹⁸.

Dans l'état actuel de nos connaissances, l'exemple le plus ancien d'une représentation iconographique réaliste de la lèpre dont le diagnostic rétrospectif semble s'imposer est une tête sculptée qui, conservée actuellement dans l'église de Sainte-Marie à Melton Mowbray (Lancestershire, Angleterre), aurait orné une ancienne léproserie¹⁹. Sa datation est incertaine mais pourrait remonter à environ 1300. On y voit clairement les lésions du maxillaire supérieur, lésions reconnues seulement en 1952 comme signe pathognomonique de la lèpre²⁰.

Mirko D. GRMEK
rue de Savoie, 10
F - 75006 PARIS

18. Voir notamment O.K. SKINSES, *Travelogue of Leprosy Related Art*, dans *Int. J. Leprosy*, 40, 1970, p. 414-416 ; H. TRUMPY, *Die Aussätzigen in der mittelalterlichen Gesellschaft*, dans H. KOELBING (réd.), *Beiträge zur Geschichte der Lepra*, Zürich, 1972, p. 72 ; W.B. OBER, *Can the Leper Change his Spots? The Iconography of Leprosy*, dans *Amer. J. Dermatopath.*, 5, 1983, p. 43-58 et 173-186 ; U. KUDER, *Der Aussätzige in der mittelalterlichen Kunst*, dans J.H. WOLF (réd.), *Aussatz, Lepra, Hansen-Krankheit, ein Menschheitsproblem im Wandel*, Dtsch. Aussätzigen-Hilfswerk, Würzburg, 1986, II, p. 223-271 ; F.O. TOUATI, *Facies Leprosorum : réflexions sur le diagnostic facial de la lèpre au Moyen Âge*, in *Hist. Sci. Méd.*, 20, 1986, p. 57-66.

19. MARCOMBE et MANCHESTER, *op. cit.*, p. 86-91.

20. Voir V. MOLLER-CHRISTENSEN, *Leprosy Changes in the Skull*, Odense, 1978.